

Denis Voignier

# Guillaume, le dernier Templier



dv - éditions

# Guillaume, le dernier Templier



# 1

C'était une nuit noire, sans lune, au ciel tourmenté. Les nuages, gonflés de pluie, couraient rapidement sur un horizon bas qui se confondait avec la terre noircie. Une nuit où il ne fait pas bon traîner dehors, une nuit où les hommes se blottissent au cœur de leurs masures, serrés devant les flammes d'un feu qui voudrait les rassurer.

Cependant, deux cavaliers filaient bon train sur ce chemin herbu qui traversait de longues pâtures. Deux cavaliers pour un seul cheval. Un grand et large d'épaule, un plus petit, derrière, s'accrochant fermement aux pans de la cape

qui recouvrait le dos du premier. Leurs silhouettes imprécises se distinguaient à peine dans cette noirceur et quiconque se serait trouvé à quelques pas n'aurait été averti de leur présence que par le galop effréné de la monture. Le plus petit des deux, un enfant sans doute, dodelinait de la tête. Il devait faire de gros efforts pour ne pas sombrer dans un profond sommeil et éviter la chute. Il faut dire que ce voyage de tous les dangers l'avait épuisé. Il se demandait comment son maître et oncle Bertrand pouvait encore trouver la force de diriger leur cheval à cette allure et sans visibilité. Voilà des heures qu'ils chevauchaient ainsi.

Comme si celui-ci avait pu lire dans ses pensées, il tira les rênes du cheval, intimant à l'animal de ralentir pour stopper tout à fait. L'homme se retourna, découvrant un profil anguleux sous son chapeau à larges bords.

- Descendons, Guillaume. Une halte nous fera

du bien.

- Ce n'est pas de refus, mon oncle, je suis à la fois fourbu et estourbi.

Sur ce, ils posèrent pied à terre, l'homme sans grande difficulté, l'enfant en sautant prestement dans l'herbe trempée.

- Tu as faim ? Il nous reste un peu de jambon.

Guillaume ne répondit pas. Ses yeux parlaient pour lui, son ventre aussi, qui faisait des gargouillis depuis un bon moment. Son oncle Bertrand souleva le pan droit de sa cape. Une sacoche de grossier tissu était passée en bandoulière. Il souleva le rabat qui servait de fermeture pour y plonger la main. Un jambon, sérieusement entamé apparut soudain. Puis deux quignons de pain plus très frais. Mais la faim tenaillait les deux cavaliers et ils firent honneur à ce frugal repas qui les réchauffa un peu. Ils avaient essuyé plusieurs averses et un vent frais, bien que faiblissant, continuait de souffler, traversant les capes et les biaux.

- Quand arriverons-nous, oncle Bertrand ?  
demanda Guillaume, entre deux bouchées.

- Bientôt, mon garçon, bientôt. Nous allons bientôt quitter ce comté.

- Crois-tu que les soldats sont encore à nos trousses ?

- Je n'en sais rien. Aussi restons prudents. Je sais que ce chemin rallonge et qu'il est pénible pour toi, mais il est plus sûr. Dès que nous serons en Alsace, nous serons pratiquement à l'abri. Nous y retrouverons des amis, de vrais amis.

- Des amis de mon père ?

- Oui, de ton père et de nous tous. Des amis de l'Ordre. Nous serons alors en sécurité.

- Et des loups ? Il y en aura encore ?

- Probablement. Les temps sont durs aussi pour les loups. La faim les tenaille car sinon nous n'en aurions pas croisé autant et si loin des bois. Mais ne t'inquiète pas, ils n'attaqueront pas Diabolo et puis....

Bertrand, un sourire rassurant sur le visage, avait posé la main sur le pommeau de l'épée qu'il portait à la hanche gauche. Une épée à large tranchant, d'un acier brillant presque bleu. Le pommeau, doré, était incrusté de pierreries violettes, qui malgré la nuit lançaient de fugaces éclairs.

- Et toi, mon grand, tu as ton arc !

Guillaume se redressa fièrement. A l'épaule gauche, il portait un petit arc adapté à sa taille. Une arme légère, taillée dans du frêne, un bois souple et résistant à la fois. La corde, tendue à l'extrême limite de la rupture pouvait propulser une flèche à une bonne centaine de pas. Et sans présomption aucune, Guillaume pouvait se vanter d'être assez bon tireur.

- Allez, mon garçon, trêve de bavardage. D'ailleurs, on dirait que Diabolo s'agite, il a dû sentir une horde de loups toute proche. Reprenons notre chemin sans tarder. Nous serons à l'abri bien avant le lever du jour, si ...

C'est alors que des cris se firent entendre. Des hurlements qui venaient du chemin, vers l'arrière. En raison de la nuit profonde et de la pente du terrain, on ne distinguait pas très bien de quoi il pouvait s'agir. Mais Bertrand avait rapidement compris de quoi il retournait. Diabolo n'avait pas repéré des loups, mais des hommes, même si en la circonstance ces derniers pouvaient s'avérer beaucoup plus dangereux. Ensuite, des soldats n'auraient pas crié de la sorte, mais se seraient plutôt approchés sans bruit de façon à ne pas rater leur coup. Aussi Bertrand pencha-t-il plutôt pour une bande de rôdeurs locaux. Cependant, les cris étaient de plus en plus proches et il semblait difficile de fuir.

- Allez mon garçon, on a du travail, dit-il en dégainant son épée. N'aie crainte, tu vas t'en tirer, je te fais confiance.

- Oui mon oncle, répondit le garçon, dont la voix tremblait un peu.

Guillaume, rabattit sa capuche en arrière et découvrit une chevelure châtain qui lui tombait aux épaules. Il avait saisi son arc et encoché l'une des flèches qu'il avait à la ceinture. Sa main ne tremblait pas, son œil aigue-marine fixait la pointe d'acier, attendant de découvrir une quelconque cible, qui se présenta enfin. Ils étaient cinq... du moins pour le moment. Des silhouettes trapues, hurlantes, gesticulantes, armées de gourdins et de surins. La flèche prit son vol et l'un des agresseurs s'écroula, la cuisse transpercée. Un second le rejoignit, atteint à l'épaule. Guillaume réarmait avec une prodigieuse vitesse. Une flèche était à peine lâchée qu'une nouvelle apparaissait déjà, prête à être positionnée. De son côté, Bertrand avait assommé deux des malandrins du plat de son épée et le dernier préféra tourner les talons, peu enclin à se faire transpercer ou estourbir. Cette lutte avait été rapidement menée, les assaillants semblant plutôt lourdauds et

malhabiles. Mais il faut dire qu'ils ne s'attendaient peut-être pas à se trouver face à un archer d'élite et à un manieur d'épée hors pair. Guillaume et son oncle éclatèrent d'un rire joyeux et sonore.

- Bravo mon garçon. Et tu as bien visé. Rappelle-toi notre devise : "ne jamais causer la mort d'autrui sauf s'il n'y a pas d'autre alternative". Ces gaillards s'en tireront avec des bosses et des cicatrices. Mais filons, ils pourraient avoir la langue bien pendue et nous faire repérer d'ici peu.

Diabolo avait retrouvé ses deux cavaliers et la course reprit dans le noir. Là-haut, au sommet de la colline toute proche, un groupe d'hommes, plus nombreux cette fois, en armes et cottes de mailles, avait suivi la scène.

## 2

*"Pape Clément... chevalier Guillaume de Nogaret... roi Philippe... avant un an, je vous cite à paraître au tribunal de Dieu pour y recevoir votre juste châtiment ! ... Maudits ! Maudits ! Vous serez tous maudits jusqu'à la treizième génération ...."*

Ces paroles, menaçantes et lancées d'une voix forte et puissante, impressionnèrent la foule. Sur l'île au Juifs, en ce 18 mars 1314, se déroulait le supplice de deux grandes figures de l'Ordre des Templiers, Jacques de Molay et son fidèle ami Geoffroy de Charnay. Sur ordre du Roi de France Philippe le Bel, la plupart des

Templiers avaient été arrêtés sept ans plus tôt. Certains furent emprisonnés, d'autres condamnés au bûcher. D'autres encore réussirent à fuir à l'étranger.

Tandis que les flammes, attisées par un vent qui soufflait de Notre-Dame toute proche, dansaient et dévoraient les corps des deux suppliciés qui s'étaient maintenant tus, la foule silencieuse, se signait et craignait la colère divine. Déjà, on critiquait le roi, déjà on vénérât les condamnés. Rapidement, des gardes, sur un ordre du capitaine de Molançay, dispersèrent les badauds, sans ménagement, à coup de bâtons ou encore du plat de l'épée. Gare à ceux qui protestaient, ils pouvaient fort bien être transpercés par une longue pique et projetés dans les eaux froides de la Seine. Parmi les observateurs, se tenait un homme de haute taille, le visage anguleux recouvert d'une capuche brune. Il comprit qu'il était temps de partir sans demander son reste. Encore un

dernier regard vers les deux condamnés dont on ne distinguait plus guère les formes, un mouvement de recul pour éviter le bâton d'un garde rougeaud et il tourna les talons. Sa mission... il lui fallait remplir sa mission. D'abord, récupérer l'enfant, trouver des chevaux et prendre la route afin de mettre le rouleau à l'abri. Il avait promis, il s'était engagé. Sur ses épaules reposait peut-être le devenir de l'Ordre tout entier. Il lui fallait faire vite car les soldats du roi continuaient à rechercher les Templiers qui avaient échappé aux premières arrestations. Paris était quadrillé d'escouades qui fouillaient les maisons, questionnaient, arrêtaient les passants. La campagne n'était guère plus sûre et les frontières du royaume étaient surveillées de façon étroite. Mais Bertrand était déterminé et il ferait tout son possible pour honorer sa promesse.

Bertrand, remontant le col de sa cape, gagna rapidement le Grand-Pont. Par chance, une

altercation entre deux groupes de tire-laine occupait les quelques gardes qui se trouvaient là.

A sa gauche, le quai de la Megisserie, encombré de carrioles diverses chargées de légumes, de bois, de tissus, d'ustensiles divers. Avançant au pas, elles se croisaient difficilement et parfois se frottaient les unes les autres, déclenchant les hurlements des conducteurs. Le ciel gris, chargé de gros nuages lourds, donnait une impression de début de soirée et la luminosité était assez faible. Bertrand en profita pour longer les murs et ainsi ne pas se faire remarquer. La rue du Serf n'était plus très loin. Il gagna une bâtisse lézardée qui se trouvait sur le côté gauche de cette rue mal empierrée et passa sous le porche dont les battants de bois pendaient misérablement sur leurs gonds. Au fond de la petite cour envahie par les herbes folles, une porte dont il fit jouer le heurtoir. Des bruits de pas se firent entendre

derrière l'huissierie.

- Ah ! Bertrand, c'est enfin toi, dit le visage qui se présenta dans l'entrebâillement. Entre vite. Quelle journée ! Ils ont donc osé ! Les misérables ! Tu étais là-bas ?

- Oui, mon bon Pierre. A l'instant. J'en reviens tout juste. Cela me donne une nouvelle énergie pour sauver ce qui peut l'être.

- Ne tardons pas. Gérard est dans la cour arrière. L'enfant est avec lui. Il est prévenu et a l'air heureux de te revoir. Un cheval t'attend.

- Un seul cheval ?

- Oui, malheureusement. Les soldats ont réquisitionné les autres. J'ai eu beaucoup de mal à leur faire admettre de me laisser celui-ci. Il faut dire que Diabolo est formidable, il leur a joué une telle comédie qu'ils n'ont pas insisté. On l'aurait vraiment cru à l'article de la mort !

- Eh bien, nous ferons pour le mieux. Avons-nous vraiment le choix ?

- Il y a aussi quelques provisions. Je ne sais

pas si elles seront suffisantes, peut-être faudra-t-il vous débrouiller en chemin. J'ai également déniché une épée. Quant au petit, il ne quitte jamais son arc. Incroyable !

- Allons-y Pierre. Montre-moi le chemin.

Ils traversèrent un long couloir sombre et humide qui coupait la bâtisse en deux. Une odeur de salpêtre prenait aux narines. Sur l'arrière-cour, se trouvait une sorte d'écurie de fortune, construite à l'aide de planches mal équarries et assemblées de guingois. Une bonne grosse tête de cheval dépassait d'une ouverture carrée découpée dans la porte.

- Voici Diabolo. Un cheval malin, rapide et endurant. Il vous mènera à bon port, j'en suis sûr.

- Merci Pierre, je ne saurai jamais comment te remercier.

- En menant ta mission à bien. Je sais que tu réussiras. Donne-nous des nouvelles dès que possible.

- Je n'y manquerai pas.

Durant cette courte conversation, un autre personnage était apparu sortant d'un appentis qui jouxtait l'écurie. Il était plutôt de haute taille, large d'épaules, ses longs bras terminés par des mains semblables à des battoirs. Son visage rond et barbu affichait la bonhomie. C'est sans doute en raison de cette imposante stature que Bertrand n'avait pas tout de suite repéré l'enfant qui était derrière lui, attendant qu'on le remarque.

- Alors Guillaume, dit le nouveau venu en se retournant, pourquoi te caches-tu ?

Le jeune garçon devait avoir une douzaine d'années. Une chevelure châtain encadrait un visage volontaire dans lequel deux yeux d'un bleu très clair brillaient comme deux pierres précieuses. Il afficha un large sourire.

- Bonjour Guillaume, tu te souviens de moi ? Depuis tout ce temps... Nous partons pour un long voyage vers l'est, un voyage peut-être

risqué et dangereux. Es-tu prêt ?

- Je suis prêt, mon oncle. Pierre et Gérard m'ont raconté. Allons-nous loin ? Dans quelle ville ? Serons-nous suivis ?

- Holà garçon ! Que de questions. Loin, sans doute, mais Pierre m'affirme que ce cheval nous mènera à destination. Quant au reste, je ne sais pas, nous aviserons. On m'a dit que tu étais un habile archer et que tu n'avais pas froid aux yeux. Mais ne tardons pas, rassemble tes affaires, nous partons.

Bertrand vérifia le contenu de la sacoche qui contenait les provisions, glissa l'épée dans sa ceinture et s'assura que le précieux étui était bien accroché en bandoulière. Il grimpa sur le cheval qu'on avait sorti de l'écurie et l'enfant le rejoignit. Un geste de la main aux deux hommes qui restaient dans l'arrière cour et ils filèrent par une porte dérobée. Bertrand prit immédiatement la direction de la Porte aux Coquillers, évitant volontairement celle de

Montmartre, trop fréquentée et trop surveillée.  
Un regard en arrière. Reverrait-il la capitale un  
jour ?